



LES PINS

O pins ! énormes fils, titans des forêts vierges,
 Vous qui montez du sol au ciel incessamment,
 La terre est votre autel et vous êtes les cierges
 Qui l'éclairiez sans fin de votre verdolement.

Quand le vent hiémal s'allonge sur la cime
 Des bois découronnés par son souffle émondé,
 Vous gardez, tandis que l'âpre hiver les décline,
 Sur vos robustes bras l'éternelle verdure.

Que décembre se voile ou que juin étincelle,
 L'air s'imprègne de vos arômes infinis ;
 Vous jetez les senteurs que votre ombre recèle
 L'automne, aux arbres morts, et l'été, dans les nués.

Quand la pâle clarté du jour qui se dérobe,
 Estompe à l'horizon vos troncs audacieux,
 On croirait que du pied vous écrasez le globe.
 Et que de votre front vous étayez les cieux.

Et pourtant, pins rêveurs, de gigantesque taille,
 Vous dominez en vain les éléments troubles,
 Le fer du bûcheron vous frappe et vous entuille
 Et vous couchez sur l'herbe ainsi qu'on fait des blés.

Car votre majesté n'est pas même épargnée
 Par ces déboisements sacrilèges qui font
 Tomber sous le tranchant aigu de la cognée,
 Le chêne au cœur d'airain et l'orme au flanc profond.

GONZALVE DESAULNIERS